2e Année. — N° 36. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 9 Mars 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un manda sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. laligne.

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. }

A Marseille { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Paris, le 9 Mars 1865

ESSAI D'UN ESPRIT
SUR LE
SYSTÈME DES MONDES

II

Il n'est pas sans utilité d'examiner quelle peut être la durée de la vie de l'Esprit incarné dans telle planète ou telle autre et de constater les faits qu'on peut en déduire. En général, dans les mondes primitifs, comme dans les orbes supérieurs où la masse des fléaux moraux et physiques qui sont attachés aux flancs des grands pénitenciers du Tout-puissant n'existe pas, la moyenne de la vie est séculaire. Néanmoins les annuités sont loin d'avoir une durée égale tout en restant soumises à la même loi générale. Je m'explique : l'année se compose, dans tous les astres planétaires d'un tourbillon, du tempsemployé à leur révolution autour du soleil; il en résulte que Mercure décrit son cercle annuel en quatre-vingt-huit jours pendant qu'il faut 83 ans à Uranus pour faire son évolution. Conséquemment, un siècle mercurien n'équivaut qu'à 24 années terriennes, tandis que huit mille trois cents ans de votre globe équivalent à peine à un siècle d'Uranus. C'est donc entre ces deux planètes que s'agitent les deux extrêmes de votre hiérarchie spirituelle : ici, les Esprits les plus avancés de votre tourbillon; là, ceux qui essayent leurs ailes en s'ébattant pour la première fois.

Comment désigner d'une manière certaine et propre à satisfaire la raison humaine les planètes spécialement destinées aux premières étapes d'un Esprit, quand le principe animique de celui-ci s'est successivement assez perfectionné dans les existences inférieures pour passer des rangs de l'animalité dans ceux de l'humanité? Il ne saurait me convenir de vous dire simplement : ce sont celles-ci ou celles-là ! Je tiens essentiellement à n'avancer que des théories que je sois à même d'appuyer par des raisons accessibles à l'intelligence de chacun. Selon toutes les données de la science terrestre, selon les communications médianimiques, il est généralement admis que Jupiter est supérieur à la terre. Eh bien ! ces raisons ne me suffisent pas, et il m'en faut d'autres plus caractéristiques. Selon moi, quand on avance un fait ou un théorème, on le doit démontrer logiquement et mathématiquement, et, dans le cas qui nous occupe, on doit en trouver les causes dans les lois générales aussi immuables que le Créateur lui-même. Il ne suffit pas de s'écrier : croyez-moi, car je suis Esprit ! Non : nous devons et nous voulons convaincre ceux qui nous lisent ou nous écoutent par des explications sérieuses. Autrement, il serait par trop facile d'en imposer à l'humanité ! Telle n'est pas, croyez-le bien, la mission des Esprits chargés de vous initier au Spiritisme pratique et progressif; telle n'est pas surtout la mienne ! En général, les Esprits qui se donnent comme infaillibles et inaccessibles à l'erreur; ceux qui s'imposent et imposent leurs théories comme articles de foi sont ou des Esprits médiocres qui veulent à tout prix jouer un rôle dans l'enseignement du Spiritisme, ou de méchants Esprits qui veulent mettre des entraves au progrès humain. Je le répète : il ne suffit pas de dire aux hommes : Cela est ! mais il faut le leur démontrer avec preuves à l'appui. Cependant, comme il m'est impossible de vous fournir un télescope assez puissant pour vous faire toucher, *de visu*, la vérité de mes assertions sur le système des mondes de votre tourbillon, nous procéderons comme les algébristes et les analogistes en passant du connu à l'inconnu.

Je prendrai pour point d'appui de ma démonstration la loi d'harmonie générale, qui se déroule avec une précision mathématique dans votre milieu comme dans les autres milieux planétaires. Or, pour reconnaître la loi spéciale à la vie et à la progression de chaque Esprit, il suffit d'envisager celle qui préside à la vie fragmentaire ou humaine. Le cercle ou la route que parcourt l'entité comme homme, elle le décrit également comme Esprit. Conséquemment, l'Esprit, comme l'homme, passe par l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et la maturité, avant d'arriver à l'heure prévue de sa nouvelle transformation. Du reste, tout dans la nature obéit à cet ordre de progression et de croissance : depuis le caillou où le diamant qui se forme par juxtaposition sous l'influence de certaines températures et de certains gaz ambiants; jusqu'au chêne éclos d'un gland, jusqu'à l'homme sorti d'une goutte d'eau : l'un fécondé dans le sein de sa mère, l'autre dans les flancs de la terre; enfin, depuis la terre elle-même, jusqu'au plus mince éphémère qui vit une heure ou une minute dans votre région planétaire : en un mot, tout ce qui vit dans l'ordre matériel comme dans l'ordre spirituel, sauf Dieu qui est immuable.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Présages : Mort de César.

Il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter. Celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les *feux célestes*, les *bruits nocturnes*, qu'on entendit en plusieurs endroits, les *oiseaux solitaires* qui vinrent en plein jour se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappants pour être remarqués. Mais au rapport du philosophe Strabon, on vit en l'air *des hommes de feu marcher les uns contre les autres*; le valet d'un soldat fit *jaillir de sa main une flamme très-vive*; on crut que sa main en serait brûlée; mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace de feu.

Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime, et c'était le prodige le plus effrayant; car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal.

Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin, nommé Spurina, selon Suétone, avertit César qu'il était menacé d'un très-grand danger, pour le jour des ides de Mars; et que ce jour-là, César, en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction :

— Eh bien! voilà les ides de Mars venues!

— Oui, lui répondit tout bas le devin; mais elles ne sont pas passées.

Après souper, il rentra chez lui, et, pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes. Réveillé en sursaut, et troublé par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut, pendant son sommeil, une autre vision que celle-là; ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle, qui en était comme un ornement et une distinction; que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes!

Plutarque. Vie des hommes illustres. — Vie de César, — § LXIX. Traduction de Ricard. Paris, 1803.

Apparitions

Le capitaine G..., au service du roi de Naples, était marié en secondes noces à une femme d'une grande beauté, qui était restée en Suisse. Un jour se trouvant, à Naples, à table avec le capitaine H..., et étant de joyeuse humeur, il se tut tout à coup et regarda fixément dans un coin. Il y voyait sa femme à genoux, implorant son pardon. « Je veux bien, répondit-il, mais je ne sais pas ce que je dois pardonner; mais c'est bien maintenant. » L'apparition s'évanouit. La femme était morte à la même heure, et il résulta d'investigations ultérieures, qu'elle avait été séduite, qu'elle était devenue coupable et qu'elle était morte en exprimant le plus violent désir de voir son mari et d'être pardonnée par lui.

L'idée spirite continue ses conquêtes : après Lyon, Bordeaux, après Bordeaux, Paris, après Paris, Toulouse, après Toulouse, Marseille, ont vu naître et grandir les journaux hebdomadaires du Spiritisme. Après la *Vérité*, le *Sauveur des peuples*, l'*Avenir*, la *Voix d'Outre-Tombe*, le *Médium évangélique*. Voici venir l'*Echo d'Outre-Tombe* de Marseille; qu'il soit le bienvenu dans nos rangs. Son premier numéro est du dimanche 5 mars 1865.

A. D'A.



D'après les données de la science, la planète de Mercure est celle dont la révolution est la plus rapide autour du foyer commun ; et d'après mes observations, c'est en elle que l'Esprit commence sa première étape dans les diverses humanités qui s'agitent, sous la main de Dieu, dans les mondes de votre tourbillon. Tenez donc pour certain que c'est là où s'écoule la première enfance de l'Esprit, quand il est parvenu à sortir de la voie embrionnaire. Dans ce paisible milieu, où la température est égale, où règne un éternel printemps, l'Esprit se laisse aller à la vie dans une quiétude inaltérable, sans souci du jour ni du lendemain : c'est l'Eden avant le péché ! Tout conspire au bonheur de cet ange d'innocence et candeur qui ignore le mal et s'ignore lui-même. Il est comme ébloui de sentir en lui une pensée indépendante et ose à peine se livrer aux douces jouissances d'une conversation intime. Tout l'étonne ! tout le transporte ! Mais aussi comme tout est beau, comme tout est parfum ! Comme une barque à la dérive, il se laisse aller au courant. En lui aucune trace d'initiative ni de volonté spontanée : il subit son bonheur. En lui cependant, tout est en germe ; mais il ignore entièrement les facultés latentes de son âme.

La raison humaine qui naît de l'observation et de la comparaison est encore à se développer en lui, la connaissance et la compréhension des choses et des phénomènes de la vie qui ne peuvent être que le fruit de l'étude, sont donc nulles en cet Esprit naissant. Mais la mémoire de ces nouveaux élus des degrés inférieurs est, on peut le dire, phénoménale en raison de sa virginité, et tout ce qu'ils perçoivent par les sens et par l'intelligence se fixe et se photographie sur les pages blanches de leur cerveau spirituel, comme en un réservoir, où ils puiseront plus tard, quand leur intelligence se sera dégrossie et formée. En attendant, comme l'enfant au biberon, l'Esprit ne voit que le sein nourricier ; il ne perçoit que lentement et un à un les différents et charmants aspects du milieu dans lequel il se meut. Comme un troupeau docile, ses frères et lui obéissent aux Esprits éthérés qui ont la charge de les diriger et de leur enseigner les premiers pas de la vie spirituelle et corporelle. Ces derniers ne sont point incarnés dans Mercure, mais y résident temporairement, simplement vêtus d'un brillant périsprit, avec lequel ils peuvent se mouvoir librement et ostensiblement aux yeux de leurs protégés spirituels. Ils sont tous des pléiades épurées ; car nul Esprit de l'ordre inférieur n'est admis dans cette région préparatoire. Ces pasteurs d'âmes enfantines leur apprennent le jeu de leurs facultés animiques : c'est ainsi que dans les petits pensionnats de votre monde on apprend à lire et à écrire élémentairement aux tous jeunes enfants des hommes. Mercure doit donc être considéré comme la crèche nourricière des Esprits, comme leur premier lieu d'étude. C'est là et c'est par là qu'ils entrent dans la région des différentes humanités qu'il leur faut traverser pour atteindre un jour, en sortant d'Uranus, les espaces quintessenciés où se meuvent les mondes du tourbillon supérieur au vôtre, où vivent les Esprits purifiés par rapport à vos mondes matériels. On peut dire que, sauf un reflet de leurs instincts antérieurs, échos lointains de leur passage dans la vie aux étages inférieurs de l'échelle des êtres, ils arrivent non-seulement simples et ignorants, mais accessibles à toutes les impressions et à tous les sentiments ; mais, comme dans l'orbe dont nous nous occupons ils ne peuvent percevoir que de bons sentiments et de saines impressions, ils arrivent dans Vénus, leur première étape accomplie, un peu moins simples, un peu moins ignorants ; mais toujours bons, mais toujours purs relativement.

Comme vous le voyez, la seconde planète où viennent s'incarner les Esprits récemment éclos à la vie progressive est cette belle étoile que vous avez décorée du nom de Vénus ; elle est la deuxième dans l'ordre astronomique, comme dans la hiérarchie planétaire, suivant le degré d'avancement de ses incarnés. Après les premiers pas de l'enfance, après les premiers essais de l'Esprit dans l'incarnation, viennent logiquement les études et les travaux de l'adolescence ; les besoins et les appétits de la jeunesse ; besoins de forces et de sciences et appétits de jouissances et de plaisirs. Aussi faut-il reconnaître que l'innocence primitive et que l'action sans conscience de l'incarné dans Mercure ne l'accompagnent point dans Vénus. Là, la conscience s'éveille en son cœur et le libre arbitre devient l'apanage de sa volonté : aussi commence-t-il à se pénétrer des notions sommaires du bien et du mal, sous l'inspiration des grands Esprits initiateurs, chargés dans cette planète de l'instruction et de l'éducation morale des Vénusiens. La vie est donc plus difficile que dans la première région planétaire, mais elle est aussi beaucoup plus agréable ; parce que si les études et les travaux sont plus sérieux, les joies et les plaisirs sont plus variés et plus vifs. A l'attrait qui s'attache à apprendre, se joint la jouissance nouvelle qui résulte d'avoir appris. Or, en Vénus, la science du bien attire bien plus que la science du mal, parce que celle-ci n'est point présentée sous des aspects séduisants et trompeurs par les méchants Esprits de l'erraticité, attendu que ceux-ci ne peuvent pénétrer, pour les induire au mal, près des incarnés de ce milieu privilégié.

Bien qu'en ce monde heureux le travail manuel soit peu fatigant, chacun doit s'y adonner tour à tour. Mais ce travail, sagement mesuré aux forces de chacun, a surtout pour but de développer ses forces elles-mêmes ; il se borne, du reste, à la récolte des fruits et des fleurs, à la recherche du miel dans les bois, à traire le lait des troupeaux et à tisser la laine des blanches brebis : cela dure à peu près le tiers de la vie des incarnés de ce monde. Les maladies morales et physiques sont inconnues dans cet heureux séjour et chacun y accomplit entièrement le cycle de son existence séculaire, soit : soixante ans de la terre. Les ambitions, qui ensanglantent et déchirent les orbes inférieurs, n'ont en Vénus aucunes raisons d'être ; partant : ni guerres, ni conquêtes, ni armées, ni magistratures. Point de villes dans ce monde paisible ; mais point de solitudes, point de lieux inhabités. Çà et là de grandes familles patriarcales vivant dans une union inaltérable, et dont le membre le plus ancien remplit en même temps les fonctions de chef, de magistrat et de pontife : voilà la condition normale, et l'état social. Mais de même que la paix règne entre les membres d'une même tribu, de même d'excellents rapports existent entre toutes les tribus de cette région bénie. En Vénus, l'hospitalité est une loi naturelle, et c'est un jour trois fois heureux pour le foyer, quand un voyageur daigne venir s'y reposer. Aussi quand les Vénusiens arrivent à l'âge viril et que l'heure est venue pour eux de se choisir une compagne, ils partent le bâton à la main et vont ainsi de tribu en tribu, s'arrêtant chaque soir sous une tente nouvelle jusqu'à ce qu'ils aient trouvé celle qui doit partager leur vie. Ils reviennent alors ensemble vers la tribu paternelle dont le patriarche vénéré les consacre et les unit dans des liens que la mort seule pourra rompre.

A suivre : ÉRASTE.

LA PRÉFACE DE JULES CÉSAR

Napoléon III, cet empereur philosophe et historien, a émis dans la préface de son livre une idée grandiose et vraie, par laquelle il donne pleinement la main aux enseignements de notre école.

Il considère les grands hommes non seulement en théologie et en philosophie, mais encore en gouvernement et en politique comme des missionnaires divins, et il profère cette grande et belle parole que lorsqu'on résiste à leur mission, on retarde le progrès et que *« comme les Juifs on crucifie le Messie. »*

Là-dessus, des hommes qui ne comprennent rien à la loi de Dieu et à la vérité éternelle, sont venus critiquer cette affirmation, et ont prétendu que les grands hommes n'étaient jamais une cause, mais un simple résultat. S'ils entendaient un résultat des dessins providentiels, nous pourrions encore les comprendre, mais ils parlent de fatalisme historique et ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font que de la logomachie.

Revenons aux principes :

L'évolution humanitaire veut à la fois la part de Dieu comme éducateur, et la part de l'homme qui a son libre arbitre et qui doit mériter.

Mais de ce que le libre arbitre nous appartient tout entier, à nous créatures, suit-il de là que nous ne subissions aucune direction et que Dieu, notre souverain maître n'agisse pas sur toutes les humanités qui peuplent ses mondes ? n'a-t-il pas le plan de ses desseins éternels sur elles à faire triompher ; et pour assurer ce plan, sa prescience (incompréhensible pour nous), qui respecte essentiellement notre libre arbitre par la distribution providentielle des âmes, cette distribution ne consiste-t-elle pas à faire incarner dans l'humanité et à placer dans tel pays et dans telle position, précisément celles qui doivent accomplir les événements nécessaires aux progrès des nations ? et s'il en est ainsi, où est la fatalité ? elle ne peut se trouver avec des agents libres.

Nous avions déjà émis (*Principes supérieurs de la morale*, 2e volume, conclusion, p. XIV), des idées identiques sur la mission du peuple romain, et notamment de Jules César et d'Auguste. Nous les rattachions déjà au plan divin du triomphe de l'idée chrétienne. « Ecoutez : « Si les nations de l'Occident eussent été dans leur état » primitif de division et de morcellement ; si les barrières qui séparaient invinciblement les peuples eussent existé encore à cette époque, on conçoit les difficultés du triomphe. Pour que l'idée nouvelle changeât » la face du monde, il fallait qu'une certaine unité gouvernementale eût étendu sa puissance sur une suffisante agrégation de peuples. La mission de Rome a » été providentielle ; c'est la raison des destinées qui lui » étaient promises, et sur lesquelles vivait la confiance » des Romains. Toutes les guerres par eux entreprises » pour la suprématie, avaient pour but de former un » noyau de nations et de réaliser l'unité de l'Occident » auquel la bonne nouvelle devait être annoncée. Le » régime républicain, nécessaire d'abord à la force des » institutions et au courage guerrier, fit place à une » monarchie absolue. Auguste fut l'empereur de l'univers civilisé, et sa domination s'étendit si loin, que » nul autre jamais, sur ce point, n'a pu rivaliser avec » la sienne. Le Christ pouvait venir. Il naquit à la fin du » règne d'Auguste, et évangélisa sous le règne de Tibère. Sa venue avait été préparée dans le monde de » l'action, par les conquêtes de Rome ; dans le monde » de la pensée, par l'école de Platon ; dans le monde du » sentiment, par cette mystérieuse attente d'un enfant » divin, qui allait ramener le siècle de l'âge d'or et la » primitive innocence. »

Donc, Jules César a été un envoyé de Dieu, et il n'en est pas moins responsable de ses fautes ou de ses crimes, s'il en a commis. Mais il a accompli un but providentiel, celui de préparer l'unité de la domination romaine et le despotisme transitoire des empereurs, nécessaires aux décrets divins.

Aussi, Brutus a-t-il en vain tué César ; son acte n'a servi qu'à rendre possible la suprématie d'Auguste.

Nous comprenons, ce qui est authentiquement attesté, que le soleil se soit voilé à la mort de Jules César (1), et que d'autres prodiges aient éclaté. Notre école explique tout cela, et nos adversaires, avec leur naturalisme, sont obligés d'en appeler à l'hallucination collective de toute une nation.

L'homme agit dans sa liberté, mais Dieu le conduit.

Il le conduit par des missionnaires incarnés de tout grade, et surtout aux époques solennelles.

Napoléon III soutient cette théorie qui est incontestable.

ANDRÉ PEZZANI.

(1) Voir le feuilleton de ce jour.

LE PAPE PIE IX

MÉDIUM GUÉRISSEUR

« Il n'est bruit, écrit-on de Rome, que du miracle qui vient d'avoir lieu par l'intercession de Pie IX. C'est la guérison instantanée de la princesse Sophie Odescalchi, née comtesse Branitzka, sœur du comte Xavier Branitzki, ami du prince Napoléon. La princesse, qui est une des plus pieuses et des plus charitables dames de Rome, souffrait d'une maladie très-compliquée, très-grave, et allait rendre le dernier soupir. La faculté de médecine assurait, à l'unanimité, qu'elle ne pouvait vivre que quelques jours au plus; ses nerfs se trouvaient dans un tel état d'irritation que chaque crise nerveuse menaçait son existence :

» Ce qui était frappant dans les symptômes de cette maladie, c'était l'aversion que la princesse éprouvait pour les métaux en général et pour l'or en particulier ; elle reconnaissait dans la pièce voisine les personnes portant des chaînes de montre ou des boutons en or, et la sensation qu'elle éprouvait à la distance de deux vastes chambres la faisait tomber en convulsions. Mme Odescalchi entrait en agonie lorsqu'on envoya demander pour elle, au Saint-Père, la bénédiction *in articulo mortis*. Pie IX se mit aussitôt en prières.

» L'effet de ces prières fut instantané et prodigieux : la princesse, au milieu de la stupéfaction générale, se leva, s'habilla elle-même et descendit à l'église des Saints Apôtres, située vis-à-vis de son palais, pour rendre grâces à Dieu ; puis, accompagnée de son mari, elle se rendit à l'instant même au Vatican, afin de remercier le Pape de l'éclatant miracle qu'elle lui attribue entièrement. Mme Odescalchi est très-aimée de Sa Sainteté pour ses éminentes vertus et pour son dévoûment sans bornes à la cause du Saint-Siége, et l'on comprend la joie de Pie IX en la voyant.

» La princesse raconte que, dans son sommeil qui précéda sa miraculeuse guérison, elle avait vu le Pape s'approcher d'elle et la toucher en lui disant : « Lève-toi ! »

Tels sont bien là tous les caractères de la médiumnité guérissante. La foi ardente, la pureté d'intention, la paternité spirituelle se trouvent réunies à un haut degré dans l'éminent pontife. Nul, plus que lui, n'était digne de marcher sur les traces des Vincent de Paul, des Viannet et de tous les grands médiums qui ont illustré les annales chrétiennes. De tels faits honorent également leurs auteurs et ceux qui en sont l'objet; ces faits réputés miraculeux sont purement naturels, et le Spiritisme est seul en mesure de les expliquer logiquement et rationnellement.

Ecoutons, au surplus, celui auquel il faut toujours avoir recours, quand on cherche une explication catégorique sur quelque phénomène spirite.

» Si la médiumnité guérissante, — dit Allan-Kardec, — dans le sens rigoureux du mot, est le privilége de certaines personnes spécialement douées à cet effet, il est au pouvoir de tout le monde, médium ou non, d'appeler sur un malade l'assistance des bons Esprits, et d'exercer soi-même une action directe plus ou moins salutaire par la pensée fortifiée par la volonté, la prière fervente et un ardent désir de soulager.

» On comprend aisément qu'en pareille circonstance la foi et l'intention peuvent seules donner à la prière les qualités nécessaires, mais que les prières banales, dites des lèvres et non du cœur, comme de simples formules, sont sans efficacité, par le double motif qu'elles ne sont point corroborées par la volonté, et qu'elles n'ont rien qui soit de nature à appeler ce concours des bons Esprits. Ils n'écoutent que la pensée, qui franchit les espaces et les attire, et non les paroles dont le bruit ne parvient pas jusqu'à eux.

» Pour que d'action soit plus efficace, il est utile de se rendre compte de la manière dont elle se produit, et afin de donner une base à la pensée, de se représenter le courant fluidique qui s'établit en cette circonstance entre celui qui prie et le patient qui reçoit l'effluve bienfaisante.

» La médiumnité guérissante a différents degrés de puissance; ceux qui la possèdent au plus haut degré obtiennent des guérisons presque instantanées par un simple attouchement, quelquefois par le seul regard; quelques-uns même agissent efficacement à distance, en dirigeant leur pensée sur le malade.

» La prière, dans de telles conditions est souvent toute puissante... (1) »

Nous venons d'en avoir une preuve péremptoire et concluante dans la guérison instantanée de Mme Odescalchi. Les faits de cette nature sont moins rares qu'on ne le croit généralement; il n'est pas de centre spirite où quelques médiums guérisseurs n'aient eu à exercer leur faculté : tous ne réussissent pas également, mais les résultats obtenus suffisent à établir la réalité, l'authenticité, l'existence de ces grandes facultés dont sont doués quelques hommes de cœur et de foi. Tous nos lecteurs connaissent les remarquables cures obtenues par le groupe de Marmande et par la triade d'un de nos vaillants régiments de cavalerie; tout cela a été publiquement constaté. Nous relaterons peut-être un jour l'admirable cure entreprise par un jeune médium de Granville, dont la faculté guérissante est des plus remarquables, sur la personne de l'un de nos frères que la médecine avait abandonné et qui, depuis de longs mois, étendu sur son lit, perclus, en proie à d'horribles souffrances, à de cruelles insomnies, se serait abandonné au plus affreux désespoir, si le Spiritisme ne l'avait soutenu et consolé. Aujourd'hui, la guérison est en bonne voie; le perclus se lève et reprend de plus en plus son courage et ses forces.

Quoi qu'il en soit, deux faits spirites ressortent de la guérison obtenue par Sa Sainteté: 1° la guérison médianimique; 2° la bilocation de Pie IX lui-même qui va, en périsprit, réconforter le malade qu'il aime et lui dit: Lève-toi! Il suffit de se reporter au livre des Médiums pour comprendre toute la portée de ces remarquables phénomènes.

ALIS D'AMBEL.

(1) L'*Evangile selon le Spiritisme.*

MAGNÉTISME ET TABLES TOURNANTES

Nous empruntons à un journal illustré le récit instructif suivant que nous devons à la vaillante plume d'Alphonse Karr :

Je dînais un jour chez Gudin, dans cette splendide demeure où l'on aime à voir ce grand artiste donner une preuve que le luxe n'est pas fait seulement pour les voleurs et les goujats, et qu'il sied très-bien au talent.

Après dîner — on me demanda si je m'étais occupé des tables tournantes, des tables parlantes, etc. — J'excusai mon ignorance à ce sujet en alléguant mon séjour en Italie.

— Est-ce que vous n'y croyez pas? me demanda-t-on.

— Je ne sais pas, répondis-je, — je n'ai rien vu; — mais je ne m'aviserais pas de déclarer une chose impossible parce qu'elle est ridicule, absurde, monstrueuse.

— Voulez-vous essayer? me dit-on.

— Très-volontiers.

Pendant que l'on débarrassait une table ronde, chacun raconta les prodiges qu'il avait vus, les miracles des tables fatidiques auxquels il avait pris part.

La table prête, on décida que l'on allait m'associer, pour l'expérience, à quatre croyants fermes, pour compenser, sinon mon incrédulité, du moins ma neutralité expectante. — Nous entourâmes la table, nos petits doigts superposés conformément au rit de cette nouvelle religion. Au bout de quelques minutes, la table s'ébranla, oscilla, fit un quart de tour de droite à gauche, un quart de tour de gauche à droite, oscilla encore, hésita un instant; puis, prenant résolûment son parti, se mit à tourner avec une rapidité croissante, de telle façon qu'il fallut nous lever pour la suivre. Nous nous arrêtâmes au premier essoufflé; mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque les quatre croyants, les quatre dévots, se réunirent pour m'accuser d'avoir triché, d'avoir fait tourner la table tout simplement avec mes mains, et non pas avec mon fluide, ou du moins avec mon appoint de fluide!

Je me défendis, et j'avais le droit de me défendre, car sérieusement j'avais fait l'expérience de très-bonne foi, et je pris ce reproche pour un moyen de prévenir celui que j'aurais pu faire dans le même sens.

On recommença; — j'eus soin de ne faire que poser mes deux petits doigts l'un sur l'autre sous le petit doigt de mes deux voisins, sans toucher autrement la table, — puis au moment où la table tournait le plus fort, je me retirai brusquement trois pas en arrière, et elle continua à tourner, ce qui me justifia du soupçon de fabriquer moi-même le miracle auquel on voulait me faire croire.

Dans une autre expérience, je fis retirer à son tour un des dévots les plus fervents, — je soupçonne facilement ces gens-là d'irréligion pour les y avoir pris souvent, — et la table tourna... Et moi, je n'y comprends rien, — j'ai vu une table tourner comme tout le monde, mais je n'ai pas encore entendu de table parler et prédire l'avenir. Ce n'est pas du reste la première fois que l'esprit prophétique se manifeste dans le bois, — que le bois a le diable au corps; les dryades et les hamadryades parlaient dans l'écorce des arbres. Les chênes de la forêt de Dodone ont longtemps rendu des oracles: pourquoi le mérisier, le noyer, l'acajou, ne jouiraient-ils pas des mêmes priviléges que le chêne?....

M. Babinet est un savant dont même les ignorants comme moi connaissent des travaux estimables. On a dit à M. Babinet:

« Monsieur Babinet, expliquez-nous les tables tournantes. »

M. Babinet n'a pas osé dire : — Je n'y comprends rien, — et M. Babinet vient d'expliquer les tables tournantes. Entre nous, il valait autant dire : — Je n'y comprends rien — que de le prouver. — M. Babinet a choisi le dernier parti; il a probablement ses raisons.

Voici le résumé de l'explication de M. Babinet :

M. Babinet a vu des tables tourner, et il admet que plusieurs personnes imposant leurs mains sur une table, la table au bout d'un certain temps se met à tourner avec une telle rapidité, que ce mouvement est capable de vaincre de puissants obstacles, et même de briser ses pieds si on l'arrête violemment.

Je ne crois altérer en rien l'aveu de M. Babinet.

Eh bien! dit M. Babinet, c'est tout simple :

La volonté agit au moyen des nerfs sur les muscles et produit des petits mouvements insensibles; — or, c'est au moment où un mouvement se détermine qu'il a le plus d'énergie et de vitesse.

Je ne crois pas changer non plus ici le raisonnement de M. Babinet.

Or, M. Babinet prétend-il que lui-même, avec les superbes biceps dont je dois le supposer pourvu, fera mouvoir aussi facilement une table pesante avec le mouvement insensible de ses muscles, que si, mettant son habit bas, empoignant la table des deux mains, se penchant jusqu'à un certain angle, il employait visiblement toutes ses forces à la faire tourner?

Peut-être encore M. Babinet est-il une exception, dans le genre de ce personnage d'un conte de fée, qui courait si rapidement que lorsqu'il voulait attraper un lièvre, il se liait les jambes, de peur de le dépasser à la course.

Si M. Babinet est un homme tellement vigoureux que ses mouvements complets brisent les tables et les réduisent en sciure de bois, il fait bien de n'employer qu'une partie de sa force, mais une exception ne prouve rien et n'infirme pas une règle.

Le commun des martyrs, moi, par exemple, je maintiens qu'en employant toute ma force, sans subterfuge, visiblement, j'aurais peine à faire tourner aussi rapidement qu'elle tournait la table que j'ai vue tourner chez Gudin, sous la pression de huit petits doigts.

Que je ne le ferais pas du tout d'une seule main, et que je l'ébranlerais à peine si je devais ne faire que des mouvements invisibles pour les spectateurs.

M. Babinet oublie deux points dans ce qu'il appelle son explication.

Le premier est celui-ci :

Pour que le mouvement de la table résultât d'un commencement de mouvement formé d'accord par les personnes qui entourent la table il faudrait qu'on eût décidé d'avance dans quel sens cette table tournerait. Eh bien, c'est ce qui n'a presque jamais lieu. Le plus souvent, au contraire, la table paraît hésiter et osciller en divers sens avant de se décider.

Le second point est celui-ci :

Si des rudiments de mouvements suffisaient, il arriverait qu'un homme seul suffirait, en y mettant un peu plus de temps, par faire tourner une table.

Je ne crois pas que cela ait réussi une seule fois.

Il est donc clair pour moi que la science ne sait pas.

Je ne crois pas à la sorcellerie ni à l'influence du démon.

Je ne crois pas à l'adresse ni à la fourberie, du moins dans la seule expérience à laquelle j'aie assisté.

Je ne sais pas.

C'était bien plus commode à dire pour M. Babinet, qui au fond est un vrai savant, et qui sait réellement tant de choses, que pour moi qui suis relativement à lui un ignorant.

Il y a une raison, mais je ne la sais pas, et M. Babinet ne la sait pas non plus.

Si les tables prédisent l'avenir, les somnambules continuent à voir à distance, à voir les yeux fermés, ce qui n'est pas, du reste, un mauvais moyen : — « Ferme les yeux et tu verras. » C'est-à-dire que la pensée nous apprend que ce qui passe sous yeux n'est rien que formes vaines, apparences fugitives, fumées qui s'exhalent, nuées qui passent, reflets qui s'effacent.

Le magnétisme produit des effets bizarres, inconcevables, que personne ne peut nier ; mais où s'arrêtent ces effets? où commencent le charlatanisme et la tromperie? C'est ce qu'il est difficile ou plutôt impossible de dire. La science constituée nie tout sans examen avec la haine d'un marchand pour la boutique d'à côté. Les magnétiseurs vendent du magnétisme ; en général, l'épicier qui vend du café y mêle plus ou moins de chicorée.

L'opinion publique reste fort embarrassée et mon opinion particulière aussi.

Je vous dirai quelque autre jour ce que j'ai vu en ce genre.

Je vais vous raconter aujourd'hui seulement comment s'en tira un savant, un savant de la science constituée, un membre de l'Académie de médecine, le docteur Fourcault.

Je lui faisais part de mon anxiété. Plus d'une fois j'avais pris les somnambules en fraude incontestable, mais plus souvent encore j'avais assisté à des résultats qui ne pouvaient s'expliquer que par des causes plus difficiles à croire que le magnétisme. — Vous autres de la science constituée, lui disais-je, au lieu de vous renfermer dans un dédain peut-être apparent, vous devriez songer que votre devoir est d'examiner, de prouver et de dévoiler la fourberie aux ignorants comme moi. Jusqu'à nouvel ordre, je crois au magnétisme sans croire aux magnétiseurs.

Je le menai voir un somnambule célèbre ; le docteur Fourcault sortit un peu surpris.

— Que dites-vous? lui demandai-je.

— Je dis que cela ne prouve rien.

— Qu'entendez-vous par une preuve?

— La certitude mathématique.

— Eh bien mettez le somnambule à une épreuve qui soit une preuve pour vous ;—mais pas aujourd'hui ; prenez votre temps, nous reviendrons dans huit jours. — Combinez votre épreuve.

Huit jours après, le docteur vint me chercher.

— J'ai mon affaire, me dit-il. — Voici ma clef dans ma poche, j'ai donné congé à ma servante. — Après son départ j'ai fait chez moi quelque chose que je ne vous dirai pas. — Si le somnambule voit ce que j'ai fait chez moi, je serai convaincu que l'on peut voir à distance et sans le secours des yeux.

— Vous êtes persuadé que votre expérience a pour vous tous les éléments de la preuve?

— Oui.

Nous partons, nous arrivons. Le docteur dit au somnambule endormi : « Allez chez moi, et dites ce que vous voyez dans ma chambre. »

Je vous fais grâce des hésitations, des tâtonnements, des silences, des oppressions du somnambule. Voici seulement le résumé de ce qu'il dit au docteur :

— « Vous demeurez à tel endroit, telle rue, tel numéro, tel étage. Il y a sur la cheminée de votre chambre une pendule en marbre, carrée ; sur cette pendule est placé, sans y adhérer, un buste en marbre blanc, légèrement veiné de gris : — c'est le buste de l'empereur Napoléon. — Vous avez enlevé ce buste, vous l'avez placé à l'opposé de la cheminée entre les deux fenêtres, sur un tabouret recouvert d'une étoffe rouge, et vous avez mis sur la tête du buste un pâté de quinze sous. »

Je regardai le docteur, il était disparu. — Je me demandai si c'était par le résultat du magnétisme. — Le lendemain, je le rencontrai dans la rue.

— Eh bien, lui dis-je, — ce que vous a dit le somnambule était-il vrai?

— Oui, — mais qu'est-ce que ça prouve?

— Comment ! qu'est-ce que ça prouve !

— Oui, d'abord j'ai été un peu surpris, mais ensuite j'ai réfléchi et j'ai compris qu'avec un peu de finesse et de perspicacité, il avait très-bien pu deviner ce qu'il m'a dit.

— Ça me paraît fort!

— Non, c'est au contraire très-simple et très-facile, et je suis certain qu'à sa place j'aurais deviné comme lui et avec moins d'hésitation. Par exemple, savoir mon adresse, le moindre hasard ou la moindre question suffit.

— D'accord.

— A mon air, à ma tournure, à mon ruban de la Légion d'honneur, il est facile de voir que j'ai été militaire ; à mon âge que j'ai servi sous l'Empire. Eh bien! un homme qui a servi sous l'Empire a gardé de l'empereur un souvenir religieux. Il a sans aucun doute chez lui quelques images de l'empereur. J'ai l'air cossu, je n'ai pas reculé devant la dépense nécessaire pour me procurer cette image sous toutes ses formes, la peinture et la sculpture. J'ai donc un buste de l'empereur Napoléon. Où est-il? dans l'endroit le plus apparent, à la place d'honneur, sur la cheminée. Et à quelle place de cheminée? sera-ce d'un des cotés de la pendule? mais alors il faudrait un pendant. Où est le coquin qui oserait mettre un pendant à Napoléon? Il faut donc le placer au milieu de la cheminée ; mais la pendule a à cette place des droits imprescriptibles et incontestables : il n'y a qu'un moyen de se tirer d'affaire, c'est de mettre le buste sur la pendule, n'est-ce-pas ? Il y a donc nécessairement chez-moi un buste de l'empereur Napoléon placé sur la pendule.— Le buste est en marbre blanc légèrement veiné de gris? Il est difficile de trouver un morceau de marbre blanc où il n'y ait pas quelque légère veine, et je ne pouvais faire le buste de l'empereur en marbre noir. Donc tout naturellement, le prétendu somnambule a pu deviner sans miracle, rien qu'en me voyant, qu'il y a sur ma cheminée, sur la pendule, un buste en marbre blanc légèrement veiné de l'empereur Napoléon. — Tout le monde en aurait fait autant.

— Pas moi.

— Allons donc !

—Mais ce n'est pas tout ce que vous a dit la somnambule.

— Aussi vais-je vous expliquer le reste. J'ai à faire une épreuve chez moi, il faut que je donne quelque chose à deviner; naturellement je vais faire un dérangement. — Mon esprit se porte encore naturellement sur le buste de l'empereur.

— Pourquoi naturellement?

— Vous n'avez pas servi sous l'empereur. Pour nous, c'est tout simplement quelque chose comme le bonnet de Trim dans Tristram Shandy. Nous jurons par l'empereur, nous gageons des napoléons, nous comptons en napoléons, nous comparons tout à Napoléon, nous datons de Napoléon, nous croyons que Napoléon nous porte bonheur : c'est donc au moyen du buste de l'empereur que je dois naturellement essayer de faire mon expérience. — Il s'agit de le déplacer. Sa place étant nécessairement, comme je vous l'ai prouvé, sur la cheminée, il tombe tout de suite dans l'esprit de le mettre le plus loin possible de la cheminée; eh bien, le plus loin possible de la cheminée, c'est entre les deux fenêtres, à l'autre extrémité de la chambre. — Je ne le mettrai pas à terre : d'abord ce ne serait pas très-révérencieux, ensuite les années et la fatigue m'ont un peu roidi ; le somnambule, ou le prétendu tel, voit bien que je ne me baisse ni facilement ni volontiers : je mets donc le buste sur un tabouret, c'est le plus facile à remuer des meubles qui garnissent les appartements.— Ce tabouret, dit-il, est rouge. — Eh bien, oui, il est rouge, — mais il faut qu'il soit rouge ou jaune, — on ne fait guère les meubles que de ces deux couleurs ; entre deux couleurs, il y a autant de chance de deviner que de se tromper, et encore on fait plus de meubles rouges que de meubles jaunes. Je vous ai donc prouvé qu'il n'y a besoin que d'y penser un instant, pour deviner qu'il y a chez moi sur la pendule, laquelle est naturellement sur la cheminée, un buste de l'empereur en marbre blanc; — qu'ayant à faire un changement et une épreuve, j'ai placé ce buste entre les deux fenêtres sur un tabouret rouge. — Un enfant de six ans devinerait cela. — Reste la circonstance du pâté de quinze sous. Appliquons à cette circonstance, comme nous venons de le faire pour les autres, le calme, la sérénité et la sévérité du raisonnement : donner à deviner où j'ai placé le buste de l'empereur, quand il s'agit de faire une épreuve sérieuse, — ce ne serait pas assez compliqué: il est donc facile de supposer que j'aurai ajouté quelques circonstances. — La première circonstance qui vient à l'esprit est de mettre quelque chose sur le buste: — Y placerai-je une couronne? Ce ne serait pas fort, c'est un front qu'on se représente toujours couronné, ce serait vouloir être compère du somnambule ; — n'y mettant pas de couronne, et voulant dérouter l'esprit du prétendu devin, j'ai dû mettre sur la tête de l'empereur quelque chose d'inusité, d'absurde, d'incroyable, d'impossible à deviner. — Eh bien ! quoi de plus absurde à mettre sur la tête de l'empereur Napoléon qu'un pâté de quinze sous? Vous voyez bien, mon cher ami, que cela ne prouve rien.

Je suppose qu'à ce moment, le docteur Fourcault me regarda pour voir l'effet de son argumentation ; mais il lui arriva à mon égard ce qui m'était arrivé au sien chez le somnambule. Il ne me trouva pas, j'avais disparu.

ALPHONSE KARR.

UNE VOYANTE.

N'ayant jamais rencontré de médium doué de la faculté de voir les Esprits, nous nous rendîmes avec empressement à l'adresse qu'on avait bien voulu nous indiquer à Lyon, lors d'un récent voyage que nous y avons fait. Une pauvre femme nous reçut dans une mansarde, et, dès notre entrée, elle nous parla des souffrances que l'un de nous éprouvait, sans que ces souffrances fussent visibles à l'extérieur. Après un instant de recueillement, elle nous dit : « Voilà un Esprit protecteur qui vient, il est habillé de telle façon, il a occupé une place élevée dans le monde, je lui vois une crosse à la main. »

Ces mots nous firent penser que c'était un saint évêque; sur notre prière, l'Esprit signa son nom par le médium, ce nom était celui d'un Esprit qui se communique habituellement à nous.

Un second Esprit vint ensuite; puis un troisième, etc. et, à la fin, nous nous trouvâmes entourés par six Esprits bienveillants. Les cinq derniers furent minutieusement décrits à mesure qu'ils se présentaient ; dans chacun d'eux, il nous fut facile de reconnaître un membre de notre famille. L'un d'eux nous fit par le médium une communication qu'il signa de son nom de baptême.

— Ils vous sourient tous, — nous dit la voyante, — ils sont heureux de vous voir ici.

— Ne vous chagrinez pas, écrivit un autre Esprit, nous sommes plus heureux que vous ne pouvez l'imaginer.

Huit jours après, lors d'une seconde visite, nous étions plus calmes et mieux préparés à nous trouver en présence de ces chers êtres invisibles qui nous aimaient toujours. Trois des Esprits de la première séance vinrent de nouveau. L'un d'eux, sans se communiquer par l'écriture, nous dit par le médium quelques paroles encourageantes au sujet d'un travail qui nous préoccupait.

— Voici encore quelqu'un de la famille, nous dit la voyante, il se tient les mains derrière le dos, la tête un peu penchée d'un côté ; ses traits sont légèrement marqué par la petite vérole ; nous reconnûmes un proche parent. Il nous dit ces paroles caractéristiques :

— Mes enfants ne s'en iront donc pas cette fois, sans que je leur aie parlé ; en effet, cet Esprit n'avait pas été présent à notre première visite.

Un ami se présenta aussi sur notre demande ; une description minutieuse nous confirma son identité ; il répondit à nos questions et signa avec ses initiales F. W. Puis ce fut le tour d'un frère qu'il fut impossible de méconnaître aux détails sur sa personne et sur son caractère : — Il est mort dans un pays d'outre-mer,—dit le médium. C'était exact, sa mort avait eu lieu en Californie ; lui aussi nous parla et donna son nom de baptême, nom écossais que le médium à coup sûr entendait pour la première fois.

La dernière évocation que nous fîmes pouvait certes nons laisser quelque doute ; la description de la personne n'éveillait aucun souvenir, car l'Esprit qui veut bien se communiquer quelquefois à nous, nous avait été complétement inconnu de son vivant, nous n'avions même jamais vu un portrait de lui. Cependant, ces mots dits par la voyante : « il y a de cela, » et se frappant le front et le cœur à plusieurs reprises, nous semblèrent une confirmation caractéristique, car le retentissement causé par un livre de cet Esprit, publié après sa mort, ainsi que la haute distinction accordée à ce livre, prouvent suffisamment qu'il y avait chez lui un grand cœur et une grande intelligence.

Un mot encore sur la voyante Mme C. Sa faculté s'exerce avec une facilité surprenante; point d'efforts, un premier recueillement suffit. Aussi la pauvre femme n'en est par avare ; outre les visites, elle reçoit deux fois par semaine les spirites qui se réunissent dans sa mansarde. Sans être assurée du pain de chaque jour, elle trouve encore le moyen de faire la charité ; plus d'un pauvre malade lui doit sa guérison ; car elle magnétise, ou plutôt elle sert d'intermédiaire aux Esprits pour la transmission du fluide. Sa croyance d'avoir mal accompli les devoirs de sa précédente incarnation, qu'elle soit fondée ou erronée, fait qu'elle parle de sa misère, de ses chagrins domestiques avec le sourire sur les lèvres :

— Je souffre ce que j'ai fait souffrir à d'autres.

Cela lui semble tout naturel. Voilà donc une femme, ayant passé toute sa vie dans la misère, qui trouve sa position méritée et qui la supporte avec gaîté. Pourquoi ? parce que le Spiritisme, en lui donnant l'explication de son sort actuel, lui donne en même temps la foi dans un meilleur avenir.

J. MITCHELL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BRÉDA.